

Collection Présence de l'écrivain

L'auteure et ses interprètes :
pour un échange critique sur l'œuvre

MARIE-HÉLÈNE LAFON

De la source vive à la création



Editions **Passiflore**

Agnès Lhermitte

Introduction

Le Grand Prix de l'ARDUA a été décerné en octobre 2021 à Marie-Hélène Lafon, dont l'œuvre a fait l'objet d'un colloque les 1^{er} et 2 juillet 2022 à l'Université Bordeaux Montaigne puis à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, en présence de l'écrivaine, conformément à la tradition des colloques arduans.

Marie-Hélène Lafon est née et a grandi dans une famille d'agriculteurs du Cantal. Elle a quitté son *pays* pour faire à Paris des études de Lettres classiques; elle y est restée depuis, enseignante dans un collège, habitée par la lecture et, plus tard, par l'écriture. Ses romans, suivis par un lectorat fidèle, ont été récompensés par des prix littéraires, depuis le premier, *Le soir du chien* (2001, Prix Renaudot des lycéens) jusqu'au plus récent, *Histoire du fils* (2020, Prix Renaudot). Parisienne de résidence, elle est demeurée viscéralement attachée à sa terre natale et à ses habitants, qu'elle s'emploie à faire revivre au fil d'une œuvre romanesque singulière.

En effet, si Marie-Hélène Lafon entre bien dans la catégorie sociologique des « transfuges de classe » analysée par Pierre Bourdieu et Annie Ernaux, entre autres, elle n'est ni écrasée ni inhibée par la honte ou la culpabilité de ce que d'autres ressentiraient comme une trahison. C'est avec une objectivité empathique, si l'on ose l'oxymore, qu'elle dépeint l'écart qui se creuse entre le mode de vie rural de ses racines, qui se meurt, et une modernité qui s'urbanise, se mondialise, et dans laquelle elle habite.

Portée par un sentiment de nécessité, elle travaille à évoquer le monde perdu ou en voie de perdition de ces « *derniers Indiens* » du Cantal. Il s'agit de donner à voir, à entendre, à sentir, à goûter, dans toute leur présence matérielle, les lieux, les objets, les êtres du *pays*, d'en transmettre le plus fidèlement la mémoire exacte, précise, charnue. Pour autant, si la plupart des livres de Marie-Hélène Lafon sont ancrés dans une terre géographiquement délimitée, ils ne sauraient être réduits à la qualification condescendante de « régionalistes ». La reviviscence de la vie campagnarde des dernières décennies du ^{xx}^e siècle éveille chez certains lecteurs des réminiscences paysannes plus ou moins lointaines et fait découvrir à d'autres une humanité *autochtone*. Mais cette particularité touche à l'universel en ce que son évocation se nourrit des grands thèmes de la littérature : le cycle de la vie et de la mort, l'angoisse de la disparition et l'obsession mémorielle qui tente de la conjurer. D'ailleurs, Marie-Hélène Lafon s'est mise à écrire sous l'impulsion de quelques aînés, comme elle enracinés (Pierre Bergounioux, Richard Millet, Pierre Michon surtout), mais son œuvre est essentiellement adossée à celle de Flaubert, le maître classique des « *cœurs simples* ».

À son exceptionnelle mémoire sensorielle, à sa perception des profondeurs existentielles inexprimées, ce témoin ajoute une maîtrise de l'écriture qui fait d'elle un passeur remarquable. Aux antipodes du provincialisme académique de naguère, elle travaille une langue facilement virtuose pour l'équilibrer entre richesse et netteté, elle coule le discours paysan dans l'orchestre des voix énonciatives, elle réveille la sensibilité par des singularités syntaxiques et lexicales, elle teinte d'humour des croquis qui se font parfois poèmes en prose – à la façon d'un Jules Renard contemporain. L'œuvre s'inscrit sans conteste dans la modernité romanesque, comme le prouvent ses nombreuses interventions dans des émissions télévisées et radiophoniques, où sa parole se déploie avec le même brio que son écriture.

Au cours de ces deux journées de colloque, Marie-Hélène Lafon nous a fait don de sa présence forte, de sa généreuse volubilité. Après l'écoute tendue de chaque conférence, elle ploie un instant sous la perplexité, se ramasse sur ses petites notes, et soudain relève la tête, penche un buste bien droit. Menton dressé, elle lance le bras, se propulse dans la parole. Les pieds restent rangés, serrés, aplatis au sol. C'est le haut qui parle.

Le doigt pointé prend à partie. Les mains virevoltent, accompagnent les modulations énergiques d'un phrasé singulier qui épouse la cascade des mots. Aux explorations tentées par les intervenants, elle répond en livrant ses secrets de fabrication, les sources vives de sa création (voir *infra* en fin de volume).

Les articles sont ici classés selon trois axes qui traversent l'œuvre. Les premiers s'attachent aux récits de vies ordinaires, voire *minuscules*, comparés à ceux de Pierre Michon et d'Annie Ernaux, ou plongent dans la réalité quotidienne et la complexité douloureuse des liens familiaux. D'autres questionnent le double processus de création, de réinvention, qui tire son jus à la fois des sensations vives, olfactives en particulier, et d'un imaginaire richement nourri par l'animalité et la présence de la mort, un imaginaire fécond générateur de fiction. Les derniers articles se mettent à l'écoute des langages, des voix qui pénètrent le texte, rapportant la parole paysanne et ses tournures figées, faisant parler les photographies muettes, donnant à entendre le silence. Cela s'appelle la poésie.

Gérard Peylet

PRÉSIDENT DE L'ARDUA

Discours de remise du Grand Prix de l'ARDUA

Madame, c'est un grand honneur pour l'ARDUA de vous accueillir aujourd'hui dans les salons de la Mairie de Bordeaux pour vous remettre notre Grand Prix 2021. Un grand honneur et une joie sincère. Nous aimons vos livres qui ont la rareté des livres denses, votre écriture, neuve. Vos livres proviennent d'une source authentique, répondent à une nécessité. Cette source inséparable d'un espace originel fondateur donne à l'ensemble sa cohérence unique. Cette œuvre est une œuvre de la maturité. Vous avez publié votre premier roman, *Le soir du chien* (prix Renaudot des lycéens), en 2001. Ce n'est pas par hasard si vous placez en exergue de votre quatrième roman, *Les derniers Indiens*, cette citation du peintre limousin Paul Rebeyrolle : « *Je ne crois pas à l'avant-garde, c'est la mode. Moi, je ne suis rien, je suis mon chemin.* »

Alors que j'ai moi-même découvert votre œuvre très tardivement, il y a deux ans environ, en lisant le récit de vie fictif *Joseph*, que vous avez écrit six ans après *Les derniers Indiens* et six ans avant *Histoire du fils*, j'ai essayé de comprendre à quel point cette citation convenait bien à votre cheminement, de 2001 à aujourd'hui.

Je confierai aujourd'hui un souvenir personnel : le choc que *Joseph* a provoqué en moi. J'avais confié déjà ce souvenir à une spécialiste de votre œuvre, Sylviane Coyault, le 20 février 2020 à Clermont. Je veux parler de cette émotion rare du lecteur lorsqu'elle est totale, neuve, naïve. C'est ce que j'ai ressenti en lisant *Joseph*. Au-delà de l'écriture nouvelle, quelle

surprise pour moi de voir que ce personnage était une émanation d'un terroir auquel j'appartenais moi-même par le cœur. Ce lien d'appartenance (appartenance au terroir où l'on est né pour vous ; au terroir qui m'a accueilli quand j'avais 22 ans) a créé un lien supplémentaire entre l'auteur et son interprète, mais ne fait pas de moi un « fan » (pardonnez-moi cet anglicisme familial), impatient d'entrer dans la cour d'un grand écrivain en vogue. Cela ne risque pas d'arriver avec vous : il n'est pas dans la nature de Marie-Hélène Lafon de chercher à former autour d'elle une cour d'inconditionnels un peu fanatiques. La littérature digne de ce nom n'a pas besoin de « groupies » (deuxième mot familial et anglais!). Si je reviens à la citation de Paul Rebeyrolle qui vous convient si bien, je dirai que c'est à partir de cette indépendance et de cette discrétion « théoriques » qu'il faut comprendre l'évolution de votre œuvre.

Ce chemin, vous le poursuivez à partir du lien essentiel que vous entretenez avec le Cantal. Un lien qui nourrit votre création et met en œuvre son évolution. Vos études à Paris, votre enseignement de professeure agrégée de Lettres classiques auraient pu vous éloigner de cette terre originelle et fondatrice de l'œuvre en construction permanente. C'est le contraire qui s'est produit. Vous n'avez, à aucun moment, oublié le pays et même aboli, ou simplement minoré, vos origines familiales comme d'autres à qui on vous compare trop facilement et superficiellement à mon avis (parallèle qui va jusqu'au contresens). C'est comme si l'exil choisi ou, si le mot est trop fort, l'éloignement professionnel, au lieu d'effacer l'espace originel, en avait fait au contraire un vivier, une source essentielle, toujours vivante, renaissante, l'épicentre de votre œuvre et de votre vie.

Le Cantal de Marie-Hélène Lafon est un territoire géographiquement situé, et même bien circonscrit entre Allanche, Ségur-les-Villas, Lugarde, Condat, Riom-ès-Montagnes, la chapelle Notre-Dame de Valentine et Saint-Saturnin, qui s'élabore sous le signe d'une « Province poétique », d'un lieu fondateur, entre Exil et Royaume. Plus qu'un référent réaliste, il offre une source inépuisable d'images, de métaphores. Le lieu réel est alors à la fois et simultanément le lieu représenté et un lieu « poétique ». Cet espace originel auquel Marie-Hélène Lafon ne peut échapper, qu'elle ne peut oublier, est la source vive de ses romans, la matrice fondamentale dont l'œuvre se nourrit continûment, car il correspond au terreau social et

affectif qui ne la quitte pas. Les personnages de la romancière appartiennent à ce qui les environne. Cet espace originel est bien plus qu'un cadre de fiction. La terre – ce pays si circonscrit – est fondatrice de l'écriture et tend vers l'universel. L'œuvre de Marie-Hélène Lafon se construit pas à pas sur cette permanence du lien, sa transmission aussi à travers l'art. C'est un lien ombilical. C'est un espace qui sauve, transcende, comme il sauve dans ce pays « le minuscule », celui qui est socialement à l'écart.

Je donnerai maintenant quelques exemples.

LES DERNIERS INDIENS (2008)

On ne suit pas entièrement l'auteure lorsqu'elle déclare, en 2008, que ce pays perdu représente n'importe quel pays perdu. Ce n'est pas faux, si l'on considère la situation d'isolement de ces deux célibataires, qui se retrouvent seuls après la mort de leur mère. C'est une situation que l'on aurait pu retrouver dans un autre coin de France. Cette généralisation pudique est plus discutable si l'on replace ce roman dans l'ensemble de l'œuvre. C'est à ce roman de la vie rurale, le plus crépusculaire, le plus âpre peut-être aussi, que je consacrerai ma propre communication (voir *infra* dans ce volume).

LES PAYS (2012)

Ce récit raconte les années d'apprentissage de Claire, fille de paysans du Cantal, née dans un monde qui disparaît. Comprenant que le salut viendra des études et des livres, elle s'engage dans sa formation avec énergie. Grâce à la bourse obtenue, elle monte à Paris, étudie en Sorbonne et découvre un univers inconnu. Elle « bûchera » comme un paysan sa terre et n'oubliera cependant rien du pays premier. Marie-Hélène Lafon évoque, avec humour souvent, la vie estudiantine de Claire, le fossé qui la sépare des autres étudiants. La réussite de Claire l'éloigne de la vie que son père a connue et pourtant le Cantal reste dans le cœur de celle qui y retourne souvent. L'exil n'a pas affaibli le lien ombilical qui la relie au pays premier. Le passage de Claire d'une vie à une autre, d'un pays à un autre, d'un milieu social à un autre est parfois peut-être vécu comme une trahison, mais sans le projet d'effacer ses origines. Le récit commence et s'achève par une belle évocation du père de l'héroïne, paysan immuable,

lors de son voyage annuel à Paris. Il n'y a aucune forme de déploration dans le regard que Marie-Hélène Lafon porte à travers son personnage sur ces deux univers. Il n'y a aucune volonté de dépasser le conditionnement familial originel, ce qui supposerait un déclassement de l'existence du père, voire un effacement. Aller de l'avant dans ses études ne représente surtout pas pour Claire et pour elle-même le refus de revenir vers les siens. Un seul exemple suffira à faire sentir ce lien d'appartenance resté intact au pays d'origine. Entraînée par une amie, Claire fait la découverte « *froide* », « *impassible* », des paysages d'Île-de-France auxquels elle n'appartient pas.

JOSEPH (2014)

Marie-Hélène Lafon ne réutilise pas le titre génial que Pierre Michon avait choisi en 1984. Un prénom tout simple – Joseph – suffit. Si le concept de vie *minuscule* excédait largement son sens premier de destin infime chez Michon, le prénom choisi par Marie-Hélène Lafon excède subtilement ce qu'il a d'ordinaire (si l'on oublie que c'est un prénom biblique). Cette vie *minuscule* de Joseph est à la fois commune et singulière, ordinaire et extraordinaire. La présence empathique du narrateur fait exploser le genre du récit de vie. L'écriture contient une grande puissance émotive qui naît du rythme choisi, de la place et du pouvoir des images. Cette écriture neuve épouse la pensée de son personnage humble, le flux de ses souvenirs. Les phrases se succèdent sans que l'on change de paragraphe. Un souvenir en entraîne un autre. C'est un seul mouvement, très naturel, qui traduit la pensée intérieure, cachée, celle qui va apparaître sous l'effet de la mémoire involontaire. Joseph fait un retour sur sa vie. Il se souvient de *vies minuscules* comme la sienne. Le lecteur est surpris par le recul et la dignité de ce personnage humble quand celui-ci pense à son passé. Joseph essaie de tenir à distance un moment douloureux et de solitude extrême, « *le trou noir de sa vie* », lorsqu'il est tombé dans l'alcoolisme après la mauvaise conduite et le départ de Sylvie. Il n'éprouve aucune rancœur, ne rejette pas la responsabilité sur les autres. Ce qui est triste, c'est cette fatalité ordinaire que le personnage considère avec lucidité. Il ne pleure pas sur son sort. Cet ancien alcoolique est resté un pur. Marie-Hélène Lafon ne cache pas que la nouvelle de Flaubert, *Un cœur simple*, a été le point de départ de son récit. Quelle belle aventure de l'écriture et quelle belle transmission de l'émotion : de l'émotion première de l'auteure, lectrice

de Flaubert, à l'émotion qu'elle suscite à son tour chez ses lecteurs qui découvrent *Joseph*.

NOS VIES (2017)

« J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter [...] J'ai appris à regarder pour elle et à me souvenir pour faire moissons et brassées, et tout réinventer. Je n'ai jamais perdu la main, en plus de quarante ans. »

Celle qui raconte, que l'on devine solitaire, Jeanne, regarde et imagine. Elle regarde une autre femme, Gordana, la caissière, ainsi que l'homme encore jeune qui s'obstine à venir chaque vendredi matin... Elle déroule l'écheveau de ces vies ordinaires et, en même temps, elle remonte le fil de sa propre histoire. Marie-Hélène Lafon n'explique rien, car son art est un art de la suggestion qui évoque les liens ténus qui unissent les personnages.

Le lecteur ne doit pas chercher dans ce roman une *vérité* biographique, même si les destins des personnages fictifs croisent à un moment ou un autre celui de l'auteure. Il doit s'en tenir, s'il veut pleinement goûter cette œuvre, à la justesse émotionnelle que ce roman, comme les autres, suscite en lui. L'humour n'est pas exclu de ce récit dans lequel deux personnages de femmes émergent. Toutes les deux vivent une situation d'exil, chacune porte en elle une fragilité. Jeanne Santoire regarde ; à la retraite maintenant, elle a le temps de raconter des histoires. Elle devient narratrice, tisseuse. Au cours du récit, les deux femmes sont mises en lumière, sans être totalement dévoilées, par le biais de la remontée des souvenirs. L'humour se mêle à une mélancolie en demi-teinte. Ces deux tonalités ne font pas disparaître des moments de douceur et de tendresse plus lumineux.

HISTOIRE DU FILS (2020)

Ce dernier livre est bien plus que le récit d'un secret de famille sur un siècle. C'est un magnifique roman à la structure complexe qui demande

au lecteur un effort pour reconstruire le récit, même si l'auteur l'aide à recomposer ces fragments vers le milieu du livre. Si *Joseph* est le récit poignant et linéaire d'une vie *minuscule*, *Histoire du fils* ne tourne pas autour d'un personnage clé qui pourrait être André par exemple. C'est l'histoire d'une filiation.

Dans le dernier tiers du roman, et à partir du chapitre central qui raconte la mort de Gabrielle, la mère (le personnage le plus mystérieux du livre), l'émotion monte en puissance. Émotion maîtrisée, contrôlée, sans que le style si juste de Marie-Hélène Lafon en rajoute. Cela semble venir tout seul, naturellement. Le miracle d'une telle illusion de naturel vient d'une justesse émotionnelle parfaite, sans fioriture. Cette illusion si exceptionnelle n'est pas un jeu littéraire, même très brillant. C'est bien dans cette émotion suggérée et transmise que demeure sans doute la vérité de l'artiste. L'émotion monte dans *Histoire du fils* jusqu'au moment final : au cimetière de Chanterelle, haut lieu dans tous les sens du terme, lieu mythique pour cette famille du Cantal, le dernier de la lignée, le fils de cet André qui n'aura jamais osé connaître son père, ce fils qui vit à l'autre bout du monde, comprend que le fil n'est pas rompu :

« Antoine parlera à son père, et à sa mère ; même à l'autre bout du monde, histoire de ne pas perdre le fil, parfois il parle à ses morts, à sa mère surtout. Il confirmera à son père ce qu'il savait déjà, que Chanterelle est un fort royaume perché, où les arbres sont drus et la vue longue ; il pourra aussi lui dire que, désormais, à Chanterelle, on sait qu'André Léoty, fils de Paul Lachalme et de Gabrielle Léoty, fut au monde, et que l'on se souviendra de lui. »

Je terminerai l'évocation rapide de ces œuvres, qui me semblent suivre un fil directeur essentiel, en citant deux extraits d'un petit livre à part, paru en 2012, *Album*. J'ai l'impression qu'au-delà de l'œuvre fictionnelle, construite de 2001 environ à 2020 avec une rigueur impressionnante, ce recueil de petits textes, à l'apparence modeste, constitue la « clé de voûte » de l'œuvre. Intuition confirmée à la lecture du *Pays d'en haut*. Comme indiqué sur la quatrième de couverture d'*Album* : « *C'est un abécédaire choisi, où l'on irait des Arbres à Vaches en passant par Chiens, Journal, ou Tracteurs. Ce serait l'os des choses, leur velours ; et comme une déclaration d'amour répétée vingt-six fois.* »

EXTRAITS :

RIVIÈRES

Ma rivière d'enfance a nom Santoire. Elle borna le monde, c'est définitif, elle fut l'été, la plage d'ardoise, et l'immobile après-midi d'août, le temps arrêté dans le babil lumineux de son lit de cailloux. Elle fut de chaque hiver, et des printemps brefs, haute, pressée d'en finir, se hâtant, tournoyant à bout de gris, cinglant les branches nues et penchées. Horizontale, insolente et enfuie.

PAYS

Le Cantal existe. Il est incontestable. Il est accroupi au centre de la mêlée des terres et il tient bon. [...] J'en suis. De là-haut. J'en descends. Comme d'une lignée profonde. Lignée de vie, ligne de sens. Je n'en reviens pas de cette grâce insigne que c'est d'en être. Je n'en reviens pas et n'en veux pas finir de n'en pas revenir.

Nous aurons le temps, dans quelques mois, autour du colloque que nous organiserons en présence de Marie-Hélène Lafon les 1^{er} et 2 juillet 2022 à Bordeaux, de réfléchir à cette hypothèse. Le temps aussi de mieux comprendre comment, un quart de siècle environ après les *Vies minuscules* de Pierre Michon, Marie-Hélène Lafon a su désigner, à son tour, de nouveaux enjeux à la littérature contemporaine en restant fidèle à cette déclaration libre de Pierre Rebeyrolle : « *Je ne crois pas à l'avant-garde, c'est la mode. Moi, je ne suis rien, je suis mon chemin.* »

Table des matières

AGNÈS LHERMITTE : Introduction	5
GÉRARD PEYLET : Discours de remise du Grand Prix de l'ARDUA	9
I. Récits de vies ordinaires	17
MICHEL PRAT : Le roman des gens de peu dans l'œuvre de Marie-Hélène Lafon	19
ANTONY SORON : Marie-Hélène Lafon – Annie Ernaux : confrontation de deux formes d'appartenance au territoire originel	31
GÉRARD PEYLET : La fatalité ordinaire et le dévoilement crépusculaire de l'intime dans <i>Les derniers Indiens</i>	41
ANNE COUDREUSE : « Faire heureux » : en dépliant quelques pages de <i>L'Annonce</i>	51
STÉPHANIE BERNIER-TOMAS : La question de la filiation dans <i>Histoire du fils</i> de Marie-Hélène Lafon : enjeux épistémiques et génériques	65
II. Par les sens et l'imaginaire	79
PASCALE AURAIX-JONCHÈRE : <i>Histoire du fils</i> ou l'olfactif et le romanesque	81
PIERRE D'ALMEIDA : Animalité de Lafon	93

SYLVIANE COYAULT : Au commencement était la mort	103
AGNÈS LHERMITTE : La vie imaginaire d'une caissière, de <i>Gordana</i> à <i>Nos vies</i>	115
III. Langages, paroles, silence.....	127
MARIE-PIERRE ANDRON : Vies réelles, vies réinventées dans <i>Nos vies</i> de Marie-Hélène Lafon	129
MARINA ORTRUD M. HERTRAMPF : Les usages de la photo dans les romans de Marie-Hélène Lafon	141
JEAN-YVES LAURICHESSE : « <i>La mère disait</i> » : les expressions figées dans <i>Les derniers Indiens</i>	153
PATRICK FEYLER : Paroles et silences dans <i>Joseph</i>	165
Propos de Marie-Hélène Lafon	177
Bibliographie des œuvres de Marie-Hélène Lafon	185

DANS LA MÊME COLLECTION

- Colloque *Heurs et malheurs de la filiation*,
Échange critique sur l'œuvre d'Amin Maalouf,
2016, Éditions Passiflore.
- Colloque *La Chair et l'invisible*,
Échange critique sur l'œuvre d'Éric-Emmanuel Schmitt,
2016, Éditions Passiflore.
- Colloque *Les Voix de la mémoire*,
Échange critique sur l'œuvre de Michel Suffran,
2017, Éditions Passiflore.
- Colloque *L'Art d'être au monde*,
Échange critique sur l'œuvre de Sylvie Germain,
2018, Éditions Passiflore.
- Colloque *Écriture et quête de sens*,
Échange critique sur l'œuvre de François Cheng,
2020, Éditions Passiflore.
- Colloque *Exil, mémoire et quête*,
Échange critique sur l'œuvre d'Alain Vircondelet,
2021, Éditions Passiflore.
- Colloque *Histoire, racines, mythes : une exploration de l'humain*,
Échange critique sur l'œuvre de Tahar Ben Jelloun,
2022, Éditions Passiflore.

De la source vive à la création

Marie-Hélène Lafon est issue d'une famille d'agriculteurs du Cantal. Professeure de Lettres à Paris, elle est demeurée viscéralement attachée à sa terre natale et à ses habitants, qu'elle s'emploie à faire revivre au fil d'une œuvre singulière. Ses romans, suivis par un lectorat fidèle, ont été récompensés par des prix littéraires, depuis le premier, *Le soir du chien* (2001, Prix Renaudot des lycéens), jusqu'au plus récent, *Histoire du fils* (2020, Prix Renaudot).

L'ensemble forme une suite, une sorte de fugue dont les variations éclairent les rapports familiaux dans un monde paysan menacé de disparition. Par une écriture précise, incarnée et imagée, parfois teintée d'humour, la romancière excelle à évoquer les sensations liées au *pays*, à rendre corps et voix à ces *derniers Indiens*. Mais la dimension sociologique, ethnologique même, de l'œuvre, le cède à l'universalité de grands thèmes humains portés par un imaginaire puissant : le cycle de la vie et de la mort, la perte et la mémoire.

20 €

